La poétique de la banlieue chez Marina Tsvetaeva

Florent Delporte

Professeur agrégé, président de l'Association Marina Tsvetaeva, Étoiles-Averse

Résumé : Depuis son départ de Russie, le parcours et la vie de Marina Tsvetaeva sont liés aux banlieues où elle séjourne durant quinze ans de 1923 à 1938, qu'il s'agisse des banlieues pragoises ou parisiennes (Meudon, Clamart, Vanves). Le choix d'y trouver refuge est souvent dicté par des contraintes matérielles et économiques. Mais « s'exiler » hors des centres-villes est aussi une attitude poétique qui n'est pas innocente pour un poète aussi sensible aux lieux que Tsvetaeva. Notre travail a donc pour but de différencier les banlieues où elle vécut, de briser certains préjugés sur ces endroits vus comme lointains et austères et de réfléchir à ce que la banlieue peut représenter dans son imaginaire poétique.

Mots-clés : Marina Tsvetaeva, banlieue, poétique, refuge, exil, émigration, Meudon, Bellevue, Clamart, Vanves, maison.

1 Introduction

1925. Marina Tsvetaeva a trente-trois ans quand elle arrive à Paris. À Moscou, elle était un poète doué et prometteur. À Prague, où elle passe trois années de 1922 à 1925, sa poésie prend une nouvelle dimension. Fruit d'un travail acharné, des œuvres majeures voient le jour. Elle étoffe son registre littéraire avec des contes poétiques d'une grande originalité comme le « Gars », publié en 1924, sans oublier une ambition théâtrale avec le projet de composition d'une trilogie « La colère d'Aphrodite ».

À Paris, capitale de la culture et de la littérature européennes, elle vient chercher la consécration littéraire et deux choses peut-être plus ambitieuses encore, ce qu'elle confie à Boris Pasternak : « de grandes amitiés » et une « âme humaine (pour l'éternité) [1] ».

Ses vœux ne sont pas surprenants. Le séjour pragois a été riche en écrits, mais décevant humainement. La relation avec son mari Sergueï Efron s'est distendue (le couple se

1. Marina Tsvetaeva, lettre à Boris Pasternak, septembre 1925.

dispute sur l'éducation à donner à Ariadna et Efron passe le plus clair de son temps à l'université). Beaucoup d'espoirs ont été déçus : elle est déçue par Ariadna qui devient à ses yeux une petite fille normale, Boris Pasternak ne quitte pas Berlin, la relation à l'éditeur Marc Slonim reste cordiale, quant à cet amour passionné pour Konstantin Rodzevitch, il s'avère un feu de paille.

Tsvetaeva est souvent restée seule avec Ariadna dans la province pragoise. Elle a été enceinte depuis le printemps 1924 et a accouché le 1er février 1925, donnant naissance à un petit garçon. Même si elle a apprécié les collines et les forêts de Vsenory, elle a eu la sensation d'être isolée et mise à l'écart. La métropole parisienne offre donc l'opportunité de nouvelles expériences humaines, condition à la création de grands poèmes.

Paris n'est pas une ville inconnue. Son séjour de jeunesse de 1908 a été magique, une bouffée d'air pour cette adolescente tourmentée en quête d'identité. À seize ans, c'est son premier voyage à l'étranger sans ses parents et sa sœur. Elle fait l'expérience de la « rayonnante liberté [2] », elle vagabonde dans le Paris de ses rêves, celui de la rue Bonaparte, des bouquinistes et de Sarah Bernhardt. Elle savoure une solitude jouissive.

Cette connaissance explique sûrement le peu d'entrain qu'elle manifeste à son arrivée. Elle attend trop de cette nouvelle rencontre avec la capitale française. Mais les conditions de vie ont changé. Elle n'est plus une adolescente, mais une émigrée déracinée, encore marquée par la violence de la révolution, de la mort de sa seconde fille, Irina. Elle arrive avec Georges, son petit garçon, qui requiert toute son attention et une fille de treize ans de moins en moins docile. La famille vit dans une seule pièce, promiscuité pénible pour le poète, dans le XIXe arrondissement, au 8 rue Rouvet, quartier « horrible, tout droit sorti du roman de boulevard Les Bas-fonds de Londres [3] ».

Hors de question de rester dans ce lieu qui, pour elle, n'est pas Paris, mais « un certain quartier [4] ». Cependant, elle semble ne pas chercher un domicile au centre de la ville. Elle exprime le souhait d'habiter en banlieue en quête d'un environnement plus arboré. « Si je devais rester, je déménagerais en banlieue. Je ne peux pas vivre sans arbres, or, pas le moindre petit buisson ici. Je souffre pour les enfants [5] ».

Le choix de la banlieue est guidé par des considérations pratiques : Bellevue est à la fois proche de Paris par le train et dispose d'une proximité avec des parcs et des forêts. L'argument financier est décisif : les loyers y sont moins chers. La famille Tsvetaeva-Efron partage d'ailleurs la première maison avec une autre famille, les Tourjanskaya. La forte présence russe qui s'explique par la proximité des usines Renault de Billancourt et par l'implantation d'une paroisse orthodoxe dès 1924 justifie aussi le choix de Bellevue.

Les douze ans de vie (1926-1938) dans la proche banlieue parisienne ne se résument cependant pas à des contraintes financières. Qu'il s'agisse ou non d'un choix assumé,

2. Marina Tsvetaeva, lettre à Boulgakov, 2 janvier 1926.
3. Marina Tsvetaeva, lettre à Anna Teskova, décembre 1925.
4. Marina Tsvetaeva, lettre à Boulgakov, 2 janvier 1926.
5. Marina Tsvetaeva, Lettre à Boulgakov, 2 janvier 1926.

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

Tsvetaeva s'approprie ces lieux, tente de les rendre familiers, comme elle dit à Teskova lors de son emménagement à Clamart : « Clamart est une ville nouvelle, plate, ennuyeuse Avec un tramway. Avec des boutiques imposantes. Peut-être faudra-t-il l'aimer [6] ». Mais cette appropriation est loin d'être objective. Le rapport du poète aux lieux participe d'un mouvement partant toujours de soi. C'est son intériorité qui façonne le monde extérieur. Ce dernier rentre en interaction avec le monde intérieur, comme elle le dit à Nicolas Gronski :

> Vous vous nourrissez encore du monde extérieur (tribut au sexe : les hommes sont en général plus extérieurs que les femmes), alors que la nourriture du poète, c'est : 1) le monde intérieur ; 2) le monde extérieur filtré par l'intérieur. Vous ne faites pas encore en vous-même contrepoids au visible, vous le donnez tel qu'il est [7].

C'est pourquoi il est pertinent de réfléchir à une poétique des banlieues, de comprendre comment Tsvetaeva perçoit cet espace, comment son imaginaire investit ces lieux.

Nous essayerons de montrer que la banlieue est à ses yeux une sorte de « non-lieu », référence à l'habitude qu'elle a de créer des mots en ajoutant un préfixe négatif [8]. Mais quelle définition donner de ce « non-lieu » ? Elle recoupe à notre avis quatre grandes acceptions : à la fois lieu du non-attachement, du passage, lieu de l'exclusion et de la marginalité, mais aussi du refuge et du combat. La banlieue peut être vue symboliquement comme lieu poétique par excellence.

2 Idées reçues, réalités et difficultés d'approche

2.1 La banlieue, lieu perdu, lieu inquiétant ?

Il faut se départir d'idées préconçues sur la banlieue. Boris Pasternak, déjà en 1928, invite à changer notre regard : « Merci pour les vues de Meudon. Je ne connaissais pas la rue des Pierres et sans elle, je serais resté avec l'idée fausse que Meudon est une petite ville récente et sans histoire [9] ».

Les banlieues où loge Tsvetaeva sont à la frontière de Paris, bien desservies par les transports en commun : la station de train Meudon-Val-Fleury à Meudon est située à 200 mètres de l'appartement de la rue Jeanne d'Arc, les appartements de Clamart et de Vanves sont à 500 mètres de la gare de Clamart qui mène au centre de Paris en quinze minutes, le métro d'Issy-les-Moulineaux est à dix minutes à pieds de Vanves. Elles n'ont guère changé depuis, même si les banlieues sud étaient alors plus pauvres et accueillaient nombre d'émigrés ou de Français obligés de quitter les campagnes à la recherche d'un travail. Beaucoup trouvèrent un emploi aux usines Renault de Billancourt, accessibles de ces trois lieux. Même si ces anciens villages conservent un cœur

6. Marina Tsvetaeva, lettra à Anna Teskova, 8 avril 1932.

7. Marina Tsvetaeva, lettre à Nicolas Gronsky, 21 septembre 1928.

8. On en trouve de nombreuses occurrences dans la littérature tsvetaevienne. Les exemples les plus connus étant la « non-rencontre » avec Pasternak en 1935 et la « non-promenade » tirée du poème « J'aime bien quand vous n'êtes pas malade de moi » (« Мне нравиця, что вы больны не мной »).

9. Boris Pasternak, lettre à Marina Tsvetaeva, 5 janvier 1928.

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

traditionnel, Meudon, Clamart, Vanves s'étendaient, formant une vaste conurbation avec Paris et se modernisaient.

Les habitations sont hétéroclites. S'y côtoient de petites maisons individuelles disposant, pour les plus privilégiées, d'un petit jardin, des vieilles demeures abritant des familles assez pauvres (c'est le cas de la maison de Vanves), des immeubles plus massifs à quatre ou cinq étages de construction récente (les appartements de Tsvetaeva de Clamart et de la rue Jeanne d'Arc à Meudon). Seule la maison de Bellevue semble appartenir à la catégorie de belles maisons bourgeoises, réhabilitées en appartements, disposant d'une belle surface de jardin sur le devant et le derrière. Elles sont assez riches en monuments historiques.

Au niveau géographique, ces villes ont pour particularité d'être vallonées avec des côtes sévères. Elles sont pourvues de beaux parcs et sont à proximité de la forêt de Meudon. À l'époque, on trouve déjà beaucoup de boutiques et de commerces, d'écoles et de services publics comme des postes [10].

2.2 La banlieue et la nature

Tsvetaeva avait choisi la banlieue pour que les enfants puissent vivre au contact d'arbres. Elle trouve dans la banlieue-sud des endroits qui répondent à ses attentes avec l'immense forêt de Meudon. Certes, il s'agit d'une nature qui n'est pas sauvage et les parisiens l'utilisent pour les promenades dominicales. Marina se plaint d'une certaine saleté et de la présence de voyous. « La nature m'a beaucoup aidée, nature, qui, ici, n'est pas, car une forêt avec des voyous en semaine et des promeneurs les jours fériés — ça n'est pas une forêt mais un désenchantement permanent [11] ». Cette critique doit être nuancée, car Tsvetaeva exprime peut-être le regret des forêts de la campagne pragoise pour être aimable à sa correspondante Anna Teskova. Il faut peut-être remonter encore plus loin avec les réminiscences de la nature russe qu'elle connaissait à Taroussa, ville à deux-cents kilomètres au sud de Moscou, où elle passait ses vacances d'été. Preuve en est que, quand elle déménage à Clamart, elle regrette la proximité de la forêt à Meudon : « À Meudon, à trois minutes, il y avait la forêt et à trois minutes, la gare [12] ». Elle aime particulièrement les promenades dans « le parc féérique de Meudon [13] » :

> Nous sommes allés dans notre merveilleux parc, dans lequel (brouillard !) il n'y avait pas une âme. Juste Murr, bleu azur et moi. A 4 heures, le jour a commencé à tomber, la nuit a envahi l'espace comme un édredon. Je n'avais pas envie de partir : la solitude et le brouillard — mes deux éléments. De bleu azur, Murr a pris la teinte bleu foncé — bleu ardoise — de Paris qui s'étendait au loin et du ciel qui le surplombait [14].

10. Chombart, P.H. (éd.), *Paris et l'agglomération parisienne, Méthode de recherches pour l'étude d'une grande cité,* tome II, Presses universitaires de France, 1953.
11. Marina Tsvetaeva, lettre à Anna Teskova, 20 octobre 1927, Meudon.
12. Marina Tsvetaeva, lettre à Anna Teskova, 8 avril 1932, Clamart.
13. Marina Tsvetaeva, lettre à Natalia Goudaïkevitch, 22 novembre 1934, Vanves.
14. Marina Tsvetaeva, lettre à Anna Teskova, 28 novembre1927, Meudon.

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

Elle rêvait d'un petit jardin : « Des professeurs et des livres pour Alia, une nounou modèle pour Murr, un logement avec un petit jardin et pour moi ? Chaque jour écrire et quelque deux fois par an — des départs, le premier, vers vous [15]. » Son vœu n'a jamais été exaucé, sauf durant les quelques semaines qu'elle passe à Bellevue : « de plus, il y a un petit jardin attenant. En fait — tout est dans la verdure [16] ». Elle a néanmoins de temps en temps profité du jardin des Artemoff-Nicanorova à Clamart, d'autant plus apprécié que Georges Artemoff avait un chien, animal que Marina aimait et qui regrettait de ne pouvoir en avoir un.

2.3 Difficultés d'analyse

L'expérience de la banlieue rentre en résonance avec d'autres périodes de la vie de Marina. Lors du séjour pragois, Tsvetaeva utilise déjà la thématique dans le « Poème de la Montagne », le « Poème de la Fin » [17] et dans le « Poème de la barrière » [18].

Durant ces douze années, il faut différencier chaque lieu, car chacun possède ses propres caractéristiques. On dénombre quatre endroits : Bellevue, Meudon, Clamart et Vanves. On peut aussi distinguer les habitats avec trois immeubles à Meudon et Clamart et deux maisons à Bellevue et à Vanves, ce qui n'est pas anodin quand on sait que les « maisons » sont un thème majeur de la poésie tsvetaevienne. Ajoutons que la maison de Vanves est, parmi ses différents domiciles en France, le seul lieu auquel Marina ait consacré un poème spécifique.

Une approche diachronique s'impose. On peut découper les périodes suivant les différents déménagements que Tsvetaeva considère elle-même comme des nouveaux départs. « Comme vous le voyez, une nouvelle adresse, ce qui signifie la fin d'une vie et le début d'une nouvelle vie [19] ». On peut également voir quatre époques : 1) arrivée à Paris et installation en banlieue, 2) normalisation, 3) difficultés matérielles et doutes, 4) tensions et éclatement familial.

La perception temporelle de Tsvetaeva n'est pas celle de l'historien qui s'appuie sur le recul de l'histoire. Tout être humain conçoit le temps à travers sa densité émotionnelle, par ses expériences qu'elles soient joyeuses ou dramatiques. C'est pourquoi on doit aussi évaluer le séjour à l'aune des événements marquants de sa vie : la mort de Rilke en 1926, la visite d'Anastassia Tsvetaeva en 1927, la mort de Max Volochine en 1931, la mort de Nicolas Gronski en 1934, pour lequel elle avait des sentiments à la fois amoureux et maternels, la rencontre ratée avec Pasternak en 1935, le départ d'Ariadna en URSS en 1937 ou encore l'invasion de la Tchécoslovaquie par les nazis en 1938.

La géographie, la spatialité ne sont pas l'unique rapport aux lieux. La banlieue possède une temporalité spécifique qui se distingue de celle de la grande ville ou de la campagne. Déjà à cette époque, les banlieues sont des dortoirs où l'activité se concentre

15. Marina Tsvetaeva, lettre à Anna Teskova, 12 décembre 1927, Meudon.

16. Marina Tsvetaeva, lettre à Anna Teskova, 18 décembre 1926, Bellevue.

17. Tsvetaeva, Marina, *Le Poème de la montagne. Le poème de la fin*, traduit et présenté par Eve Malleret, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1984.

18. « Le Poème de la barrière » (Поэма заставы), in : Tsvetaeva, Marina, *Poésie lyrique (1912-1941)*, Paris, Editions des Syrtes, p. 388-393.

19. Marina Tsvetaeva, lettre à Anna Teskova, 8 avril 1932.

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

le matin, moment du départ au travail ou à l'école et le soir, quand les travailleurs reviennent.

On peut considérer la banlieue en opposition à Paris, comme un refuge face à la modernité de la grande ville exécrée par Tsvetaeva. Comprendre les raisons de sa détestation parisienne permet de déduire en creux certains aspects positifs de la vie en banlieue.

En corrélation avec cette thématique parisienne, la perception de la banlieue et de Paris s'envisage dans une perspective intertextuelle. Le thème de la grande ville est omniprésent dans la littérature de cette époque. Les *Cahiers de Malte Laurids Brigge* de Rilke constituent un exemple significatif et on doit se demander à quel point la relation qu'entretient Tsvetaeva avec la ville et la banlieue n'est pas façonnée davantage par ses lectures que par une perception objective.

Enfin, la vie en banlieue n'est pas qu'un problème de conditions matérielles, mais de relations humaines et de tissu social. Quelles relations avec la population française, avec la communauté russe ? La vie de Tsvetaeva est aussi marquée par l'évolution familiale et les tiraillements en son sein qui ont été déterminants dans son destin.

Tous ces paramètres doivent être pris en compte pour aborder la question de la relation « poétique » de Tsvetaeva à la banlieue.

3 La symbolique de la banlieue

Ces années sont ambivalentes pour Tsvetaeva. Les difficultés financières, l'ennui, la déception, la frustration et l'isolement existent. Mais sa vie est aussi riche de rencontres et de créations. Ces quatorze ans représentent donc une période complexe qui nécessite une analyse prudente et différenciée.

3.1 Lieu de passage

Précisons notre proposition de « non-lieu » à l'aide de l'étude de Pierre Sansot, la *Poétique de la ville*. Il dit que « l'existence d'un lieu urbain implique bien celle d'un foyer central », nécessaire pour que ce lieu ne soit pas informe [20]. On remarque que Tsvetaeva n'habite pas au cœur de ces villes. Elle se situe toujours dans la banlieue de la banlieue. À Bellevue, la maison se situe sur un axe qui mène à la gare. L'appartement de Meudon, rue Jeanne d'Arc, est une exception : il est à trois-cents mètres de la gare de Meudon Val-Fleury, où l'on trouve le centre de la ville. Les deux appartements de Clamart sont loin du centre « historique », dans le nouveau quartier de la gare. C'est la même chose à Vanves, où la maison est sur l'avenue de Clamart, grande avenue qui mène à Paris et non loin de la gare de Clamart.

Être loin du centre, c'est la volonté symbolique de ne pas s'intégrer et de rester à l'écart, car l'espoir est de ne pas y demeurer. Tsvetaeva s'y investit d'ailleurs peu. Elle évoque rarement les lieux de son séjour, mis à part les parcs et les forêts, buts quotidiens de promenades. On relève l'évocation du marché, d'un épicier qui lui fait

20. Sansot, Pierre, *Poétique de la ville*, Payot, Paris, 2004, p. 51.

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

crédit [21], on sait qu'elle va au cinéma une fois par semaine et qu'elle se plaint de l'absence de bibliothèque à Meudon. Il n'est pas anodin que les lieux mentionnés par Tsvetaeva dans ses correspondances sont avant tout les gares et la poste [22] qui évoquent l'idée de départ ou qu'elle s'amuse à évoquer à Pasternak le plan de Paris qu'un ancien chauffeur de taxi a laissé sur le mur de l'appartement de Meudon, rue Jeanne d'Arc [23]. La banlieue est un lieu neutre, sans grand intérêt, qui laisse la place au départ, même imaginaire.

Comme elle l'écrit dans son grand poème « La chanteuse », consacré à la maison de Vanves, la banlieue joue le rôle de séjour temporaire accueillant les « méchants », les « sans-toits » et les « oiseaux » [24]. Les oiseaux, image du poète, rappellent un court poème dédié à Ariadna, dans lequel elle se comparait toutes deux à « deux oiseaux, [...] / Deux vagabondes, nourries par le monde [25] ».

3.2 Lieu de refuge et de repos

Pour comprendre en quoi la banlieue joue le rôle de refuge, il faut la confronter à la figure de Paris. Pour Tsvetaeva, Paris est une capitale politique, où les idéologies s'affrontent. Ce sont les cris des vendeurs de journaux ou des heurts dus à des débats politiques violents [26]. La France des années 1930 est secouée par des débats politiques entre tenants de la démocratie, de la République et des régimes autoritaires florissant en Europe. Un climat d'incertitudes et de tensions règne, dont ses poèmes se font, en filigrane, l'écho. Mais cette agitation politique résonne d'autant plus en elle, qu'elle rappelle les souvenirs traumatisants de la révolution bolchevique, comme dans le poème « La chanteuse » : « Maison, dont je n'aurai pas peur, à l'heure des vengeances populaires [27] ».

Il y a aussi un rapport métaphysique à la grande ville, symbole de la modernité inquiétante, de l'invasion de la technique, où la temporalité s'affole et devient incompatible avec la vie humaine. Elle se caractérise par des mouvements incessants et chaotiques. Le bruit y est assourdissant mais vide de sens. Sans compter le passage anarchique des voitures qui effraient Tsvetaeva.

La vie dans la grande ville semble se passer sous terre, les habitants sont emportés par le mouvement du métro, ce « serpent souterrain [28] ». Il est impossible de s'élever, comme ces arbres, symbolisant le poète prisonnier, le tronc encastré dans le bitume, qui ne peuvent que « se courber avec crainte [29] » devant les passants. La seule vertica-

21. Marina Tsvetaeva, lettre à Anna Teskova, 17 octobre 1930.

22. Le « Chinois » se situe dans une poste. Bien que l'action se situe à Paris (pour permettre au lecteur de se repérer facilement), il est probable que l'action se passe à Clamart, Vanves ou Issy-les-Moulineaux.

23. Marina Tsvetaeva, lettre à Boris Pasternak, 11 mai 1927.

24. Cf. « La chanteuse » (Пивица), Marina Tsvetaeva, 1935.

25. « Две птицы [...]. Две странницы : кормимся миром », Extrait de « Poèmes à ma filles », in : Marina Tsvetaeva, *Poésie lyrique (1912-1941),* traduit par Véronique Lossky, vol. 1, Éditions des Syrtes, Paris, 2015, p. 392-393

26. Cf. le poème « Les arbres » (Деревья), M. Tsvetaeva, 1935.

27. « Дом который не страшен / в час народных расправ », « La chanteuse » (Пивица), M. Tsvetaeva, 1935.

28. « Подземный змей », in : « Les lecteurs de journaux » (Читатели газет), M. Tsvetaeva, 1935.

29. « Деревья с пугливым наклоном », « Les arbres » (Деревья), M. Tsvetaeva, 1935.

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

lité accessible est absurde : les touristes montent sur la tour Eiffel [30]. Aucune élévation de l'âme. Tsvetaeva méprise les touristes qui sont l'antithèse du poète car leur rapport au monde est superficiel. « Le deuxième [mode de connaissance] — lorsque la ville s'émiette, — non pas connaissance, mais ignorance, survol de l'âme d'autrui, tourisme [31] ».

Face à ce monde urbain de l'émiettement, du vacarme et de la gesticulation, la banlieue est un monde d'apaisement et de sécurité. Ainsi, même si la maison de Vanves est « peu familière et peu confortable [32] », elle est solidement plantée, comme un rocher posé sur la colline. Le sol de glaise sur lequel elle repose semble instable, mais la maison est rassurante, car son fronton y est enraciné. Le vieux châtaignier devant la maison entoure de ses branches le poète et lui offre un abri [33]. Cette maison aux allures de forteresse avec ses tours, est un refuge idéal pour les oiseaux, symboles des poètes par excellence, qui viennent y passer la nuit [34].

3.3 La banlieue : l'apprentissage de l'instant

La banlieue possède une temporalité propre. Elle n'est pas incluse dans le monde de l'urgence et des flux anarchiques dus à la modernité, caractérisant le temps de la grande ville.

Deux perceptions de la temporalité s'affrontent dans cette banlieue. La première désespère Tsvetaeva. Elle est répétitive, lente, scandée par le quotidien : ménage, école, marché, rangement, repas… Tsvetaeva se désole de ces habitudes et surtout du fait que ce rythme ne lui octroie que peu de liberté pour l'écriture. Dans le poème « la Barrière », elle parlait déjà d'un « jour sans date [35] », vision cyclique et tragique du temps.

Mais ces contraintes l'obligent à apprendre une autre temporalité. Comme les moments de liberté sont rares et comme on ne sait pas de quoi le lendemain sera fait, l'instant devient la mesure. Dans le cycle « Ma table », elle s'exclame : « Tu m'apprends qu'il n'y a pas de lendemain / Qu'aujourd'hui, vrai ! C'est le seul jour ! [36] ».

3.4 La banlieue : lieu sacré ?

Si Pierre Sansot évoque la désacralisation de la ville, il faut se demander au contraire comment le poète arrive à rendre sacrée une banlieue qui ne fut pas qu'un lieu de passage.

Tsvetaeva extrait les choses de leur banalité : le nom des lieux par exemple. Qu'il ait été choisi ou non intentionnellement, avoir un appartement rue Jeanne d'Arc n'est pas innocent quand on sait son attachement à cette héroïne et participe du fait qu'il est

30. Cf. « Le lumignon » (Лучина), M. Tsvetaeva (1931).
31. Marina Tsvetaeva, lettre à Khodassevitch, 15 avril 1934.
32. « Дом, так мало домашный ! », in : « La chanteuse » (Пивица), M. Tsvetaeva, 1935.
33. « За старым / мне и жизнь и жильё / заменившим каштаном », *ibid.*
34. « Не стидятся же башен /птицы – ночь переспав », *ibid.*
35. « День без числа », Marina Tsvetaeva, « Poème de la barrière » (поэма заставы).
36. « Учивший, что нету — завтра, / Что только сеголня — есть », « Ma table » (Стол) (2), in : Marina Tsvetaeva, *Poésie lyrique (1912-1941),* traduit par Véronique Lossky, vol. 2, Éditions des Syrtes, Paris, 2015, p. 606-607

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

connoté positivement. Elle associe les lieux à des événements ayant une signification importante. Ainsi, à travers le nom de « Bellevue » résonne le souvenir de Rilke et de sa mort qu'elle apprend lors de son séjour : « Boris, je suis heureuse que le dernier mot qu'il ait entendu de moi ait été Bellevue [37] ». Quelques semaines plus tard, quittant Bellevue pour Meudon, elle interprète ce départ comme la fin de son deuil : « Bellevue m'a été donné comme lieu de mon adieu à Rilke, c'est normal qu'il prenne fin [38] ».

Des événements confèrent une dimension sacrée à des lieux. En fin d'année 1934, Tsvetaeva apprend la mort tragique de Nicolas Gronski, un jeune poète dont elle fut proche, décès qui la bouleverse [39]. Elle associe le souvenir du poète à la forêt de Meudon qui fut le lieu d'innombrables promenades [40] : « Hier j'étais avec sa mère au cimetière [...] c'est l'entrée dans la forêt (notre forêt) de Meudon [41] ».

Pour Tsvetaeva, est sacré ce qui est lié à l'Histoire. Elle éprouve de l'attachement à Meudon avec ses bâtiments vieux, mais aussi de par son passé glorieux. « À Meudon, sur dix maisons, neuf sont vieilles. À Meudon jadis venaient chasser les rois [42] ». De la même façon, Bellevue lui plaît de par sa proximité avec Versailles. À Vanves, Tsvetaeva fait de la maison une sorte de temple, lui attribuant une dimension religieuse, avec son « fronton » et « dans chaque fenêtre, une icône [43] ». La maison est personnifiée et à travers son regard, elle perçoit des « âmes lourdes ».

Enfin, face à un univers extérieur qui apparaît terne et sans intérêt, Tsvetaeva se concentre sur des lieux et des objets, en leur conférant une dimension sacrée : les pièces où elle travaille et sa table d'écriture. « La table finit par figurer l'univers entier. Le lien qui unit le poète à sa table est un véritable lien conjugal et charnel [44] ». Pour le commun, la table n'est qu'un endroit pour manger, symbole du quotidien par excellence, tandis que Tsvetaeva la considère comme un être vivant et sacré.

3.5 La banlieue : lieu médian entre monde d'en-bas et monde d'en-haut

Dans le « Poème de la montagne », Tsvetaeva oppose le monde d'en-bas, la ville, au monde d'en-haut, la colline Petrin. C'est l'affrontement symbolique entre le monde de la civilisation, de la modernité et celui de la Nature, de l'idéal, qui se situe quant à lui à mi-chemin, dans les faubourgs, lieu médian. Le poète refuse le monde de la ville, auquel il ne peut s'adapter, sans pour autant accéder au monde supérieur.

On retrouve à Paris l'opposition entre ces deux pôles, la banlieue jouant le rôle de lieu médian où le poète demeure. Bellevue se situe entre Paris et Versailles qui, dans l'imaginaire tsvetaevien, incarne une vision d'éternité. La même situation se retrouve à Vanves. En contre-bas se situe Paris, l'ennemie. Vanves se situe sur une colline, « le

37. Marina Tsvetaeva, lettre à Boris Pasternak, 1er janvier 1927.
38. Marina Tsvetaeva, lettre à Boris Pasternak, mars 1927.
39. Tsvetaeva, Marina, Gronski, Nicolas, *Cet été-là, Correspondances, 1928-1933*, Éditions des Syrtes, 2005.
40. Marina Tsvetaeva, lettre à Anna Teskova, le 27 décembre 1934.
41. Marina Tsvetaeva, lettre à Ariadna Berg, 17 décembre 1934.
42. Marina Tsvetaeva, lettre à Anna Teskova, le 8 avril 1932.
43. « Что окно – то икона », in : « La chanteuse » (Пивица), M. Tsvetaeva, 1935.
44. Véronique Lossky, *Marina Tsvetaeva. Un itinéraire poétique*, Solin, 1987, p. 249.

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

dos à la ville, les yeux fixés sur la forêt[45] » à mi-chemin de la forêt de Meudon qui est encore plus élevée. Elle protège donc de la civilisation comme un rempart et est tournée en direction du haut. Cette maison possède déjà des caractéristiques qui la rattachent au monde supérieur, puisque Tsvetaeva la compare à deux animaux sacrés, les rois de la nature sauvage, l'ours et le cerf : « [Maison] cordiale comme un ours, aux cornes de cerf[46] ».

3.6 La banlieue et la vieillesse

Une certaine tendresse de Tsvetaeva pour la banlieue se dégage aussi du fait qu'elle apparaît comme le lieu de la vieillesse non seulement des bâtiments comme nous venons de l'évoquer, mais aussi des gens. Là encore, elle oppose une banlieue où vivent des personnes âgées modestes, tranquilles et vénérables à la grande ville, territoire de l'arrogante jeunesse.

> Je ne suis bien qu'avec les vieilles personnes — et les vieilles choses. De la jeunesse, je n'aime que le jeune feuillage et l'herbe. À l'heure actuelle, c'est le culte de la jeunesse. De mon temps, la jeunesse était embarrassée d'elle-même. A présent : « J'ai vingt ans — inclinez-vous à mes pieds » ![47]

Cette opposition trouve un écho dans sa propre famille, puisqu'elle reproche à sa fille, Ariadna, d'écouter les sirènes de la modernité et de céder aux caprices de la mode parisienne et de la vanité de ce monde « nouveau » : « Et puis — Paris : la rue, le béret sur le côté, les compliments dans le métro, les femmes fatales dans les films, *Vu et lu*[48] qui glorifie tout ce qui est soviétique, c'est-à-dire "libre"[49] ».

Plusieurs écrits évoquent la tendresse qu'elle éprouve pour les vieilles personnes. On peut parler de « Mademoiselle Jeanne Robert », préceptrice d'Ariadna dans *Ta mort*[50], mais surtout de la grand-mère russe habitant la maison de Vanves dans le grand poème « La chanteuse », dont elle est l'héroïne. Elle l'évoque déjà dans une lettre à Teskova :

> En bas, juste sous ma chambre, une famille russe : une petite vieille de 81 ans qui rappelle Adelina Patti. Belle, les cheveux argentés, gracieuse. Et là je l'entends : elle sanglote. Elle a deux petites-filles de vingt ans, quand la grand-mère fait tomber quelque chose, ni l'une ni l'autre ne bougent, elles ne font que rire, dit-elle. La petite vieille court du matin au soir dans les escaliers à monter et descendre, car la cuisine est en bas et ils mangent en haut. Elle fait les repas pour sept personnes, elle est la seule à faire la vaisselle. Pendant que ses petites-filles se prélassent sur leur lit et rêvent.

45. « Дом, что к городу — задом / Встал, а передом — к лесу », in : « La chanteuse » (Пивица), M. Tsvetaeva, 1935.

46. « По-медвежьи – радушен / по-оленьи – рогат », *ibid.*

47. Marina Tsvetaeva, lettre à Anna Teskova, le 20 janvier 1936, Vanves.

48. Revue créée par Lucien Vogel qui parut de 1928 à 1940, qui compta 600 numéros et qui incarne la modernité avec l'usage de nombreuses photos.

49. Marina Tsvetaeva, lettre à Natalia Goudaïkevich, 22 novembre 1934, Vanves.

50. « Ta mort » (1927), in : Marina Tsvetaeva, *Récits et essais. Œuvres*, Tome II, Seuil, 2011, p. 219-241.

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

> Ou bien sont mécontentes de leur vie miséreuse. La grand-mère s'éteint tout doucement, humblement [51].

Derrière cette description, on voit poindre la propre figure de Marina et son propre destin. Elle aussi a les cheveux argentés [52] et elle aussi se plaint d'être considérée par les membres de sa famille comme la bonne à tout faire.

Elle a au contraire la dent dure face à des jeunes imbus de leur personne et arrogants. Ainsi, dans « Les arbres », elle parle de « jeunes filles sans pudeur aucune, de garçons au front bien bas, mais hautains, sans fronts, sans nez — demain ! [53] ».

3.7 La banlieue et la mort

En corrélation avec l'idée de vieillesse surgit l'idée de la mort qui, depuis toujours, accompagne Tsvetaeva. Dire que la vie en banlieue constitue une sorte de long assoupissement, tant littéraire que physique, prélude à la mort, serait excessif, quand on voit son activité créatrice, même si c'est peut-être son ressenti. Néanmoins, ces années de banlieue sont scandées par de nombreux décès : la mort de Rilke en 1926, de Maïakovski en 1930, puis celle de Volochine en 1931, de son demi-frère Andréï en 1933, d'André Biély et de Nicolas Gronski en 1934, de Sonetchka en 1935, de Michael Kouzmine en 1936, puis enfin de Evguéni Zamiatine et de Léon Chestov en 1938. Sans oublier la mort symbolique de la Tchécoslovaquie en 1938.

Ces disparitions bouleversent Tsvetaeva, ce qui se traduit par l'écriture de textes d'hommages. Peur de l'oubli, de disparaître de la surface de la terre sans laisser de traces, loin de sa terre natale ? Peut-être. Ces disparitions sont ressenties avec violence car elles sont celles d'amis, de personnes chères ou de compagnons-poètes et qu'il s'agit de décès prématurés et injustes pour Andreï, Rilke, Maïakovski et Gronski [54]. La présence en banlieue accentue la souffrance. Elle est loin, elle ne peut pas se rendre aux funérailles, ce qui rend indispensable l'acte d'écriture pour ressusciter ces morts.

La mémoire est cruciale pour Tsvetaeva. L'hommage est d'autant plus nécessaire que beaucoup meurent loin de leur terre natale, anonymement, et que personne ne peut ranimer le souvenir. Une des dernières entreprises de Tsvetaeva en France est sur ce point significative. Dès l'hiver 1938, elle entreprend des démarches pour faire inscrire une inscription sur la tombe de la mère et du frère d'Efron au cimetière du Montparnasse et paye pour que la concession ne soit pas détruite [55].

3.8 Lieu du combat et du sacrifice

Un autre grand thème de la poésie tsvetaevienne est associé à l'évocation de la banlieue : le combat, la révolte, le sacrifice. La vie et l'écriture sont souvent entrevues

51. Marina Tsvetaeva, lettre à Anna Teskova, 21 novembre 1934, Vanves.

52. Cf. le poème « cheveux blancs » (седые волосы).

53. « От девушек — сплошь без стыда, / От юношей — то ж — и без лба : /Чем меньше — тем выше заносят ! / Безлобых, а завтра — безносых », « les arbres » (1935), in : Marina Tsvetaeva, *Poésie lyrique (1912-1941),* traduit par Véronique Lossky, vol. 2, Éditions des Syrtes, Paris, 2015, p. 730 -733.

54. Lire l'analyse de V. Lossky, in : Lossky, Véronique, *Marina Tsvetaeva. Un itinéraire poétique*, Solin, 1987, p. 238-241.

55. Marina Tsvetaeva, lettre à Vladimir Sossinski, 15 juin 1938, Vanves.

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

sous cet angle. Et de nombreux héros de sa poésie, tels le chevalier de Prague, Jeanne d'Arc, Marie-Madeleine ou sa grand-mère incarnent ces idées.

Dans le poème de la « Maison » de Vanves, le champ lexical du combat est omniprésent. « La maison se bat jusqu'à la mort avec les manches des chemises [56] ». Malgré les difficultés de la vie (émigration et misère du quotidien), les chemises tentent de s'envoler par des battements d'ailes sans jamais renoncer, bien que les manches soient trouées. C'est un combat essentiel, « le combat pour l'ex-ist-en-ce [57] ». Tsvetaeva transcende poétiquement ses difficultés à assumer sa vie quotidienne et sa misère.

Le combat est aussi la lutte pour la création. Véronique Lossky rappelle que, dans les années 1930, Tsvetaeva connaît une crise d'inspiration ce qui la plonge dans une grande inquiétude [58]. Il y a quelque chose de terrible dans ce combat, qui montre sa volonté de transcender un mal-être en un combat héroïque.

4 Conclusion

Ces douze années en banlieue furent une période difficile pour Tsvetaeva. Son espoir de grandes amitiés fut déçu : « mon grand souci est et demeure toujours, non de parvenir à entrer dans l'âme des gens, mais de parvenir à leurs portes [59] ». Il n'y eut pas non plus de grands élans amoureux, si nécessaires au poète. Les relations avec Gronski ou Steiger furent de tendres divertissements, des instants de répit qui lui ont offert une respiration dans son quotidien, mais ils ne remplirent en rien ses attentes.

Elle tire le bilan terrible et cruel qu'« il n'y a pas de place pour moi dans le monde actuel [60] ». C'est aussi pourquoi cette banlieue, monde à part, marginal, anonyme, « non-lieu » par excellence, fut à la fois un réconfort et une malédiction pour Marina Tsvetaeva.

Bibliographie

La banlieue parisienne :

Blanc, Edouard, *La ceinture rouge. Enquête sur la situation politique, morale et sociale de la banlieue de Paris*, Editions Spes, Paris, 1927.

Valdour, Jacques, *La vie ouvrière. Ateliers et taudis de la banlieue de Paris. Observations vécues,* Editions Spes, Paris, 1919.

Chombart de Lauwe, P.H, Antoine S., Bertin J., Chauvet L., Couvreur L., Gauthier J., *Paris et l'agglomération parisienne, Méthode de recherches pour l'étude d'une grand cité*, Tome II., Presses universitaires de France, 1953

L'émigration russe :

Menegaldo, Hélène. *Les Russes à Paris. 1919-1939,* Paris, Editions Autrement, 1998.

56. « Так и ночью и днём / Всех рубах руковами / С сметрью борется дом », in : « La chanteuse » (Пивица), M. Tsvetaeva, 1935.
57. « Бой за су-ще-ство-ванье », in : « La chanteuse » (Пивица), M. Tsvetaeva, 1935.
58. Lossky, Véronique, *Marina Tsvetaeva. Un itinéraire poétique*, Solin, 1987, p. 236.
59. Marina Tsvetaeva, lettre à Ariadna Berg, 24 novembre 1934, Vanves.
60. Marina Tsvetaeva, lettre à Anna Teskova, 27 janvier 1932, Meudon.

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

La ville :

Sansot, Pierre, *Poétique de la ville*, Payot, Paris, 2004.

Simmel, Georg, *Les grandes villes et la vie de l'esprit*, Éditions Payot, Paris, 2018.

La poésie :

Tsvetaeva, Marina, *Poésie lyrique (1912-1941),* traduit par Véronique Lossky, 2. vol. , Éditions des Syrtes, Paris, 2015.

Les correspondances :

Tsvetaeva, Marina, *Lettres du grenier de Wilno*, Editions des Syrtes, Paris, 2004.

Tsvetaeva, Marina, *Vivre dans le feu. Confessions*, présenté par Tzvetan Todorov, Robert Laffont, Paris, 2002.

Tsvetaeva, Marina, *An Anna Achmatowa, Gedichte. Briefe an Iwask, Chodassewitsch, Woloschin, Gul, Fedotow*, Berlin, Oberbaum, 1992.

Tsvetaeva, Marina, *Lettres à Anna*, Editions des Syrtes, Paris, 2003.

Tsvetaeva, Marina, *Briefe an Ariadna Berg*, Oberbaum, Berlin, 1996.

Tsvetaeva, Marina, Gronski, *Nicolas, Cet été-là, Correspondances, 1928-1933*, Éditions des Syrtes, 2005.

Tsvetaeva, Marina, Pasternak, *Boris, Correspondances. 1922-1936*, Éditions des Syrtes, Paris, 2005.

Rilke, Rainer Maria, Pasternak, Boris, Tsvetaeva, Marina, *Correspondances à trois. Eté 1926*, Gallimard, Collection l'Imaginaire, Paris, 1983.

Œuvres en prose :

Tsvetaeva, Marina, *Prose autobiographique, Œuvres*, Tome 1, Le Seuil, Paris, 2009.

Tsvetaeva, Marina, *Récits et essais. Œuvres*, Tome II, Seuil, 2011.

Biographie :

Lossky, Véronique, *Marina Tsvetaeva. Un itinéraire poétique*, Malakoff, Solin, 1987.

Articles

Dugast, Jacques, « Le Paris de Rainer Maria Rilke », in : Europe, *Rainer Maria Rilke*, 67° année — N° 719 / Mars 1989, p. 75-87.

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652



Figure 1 – Le parc de l'observatoire à Meudon.



Figure 2 – la forêt de Meudon-Clamart, une forêt dans la ville

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652



Figure 3 – La maison de Vanves à l'angle de l'avenue de Clamart et de la rue Jean-Baptiste Potin, où Marina Tsvetaeva vécut de 1934 à 1938

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652